

LES MOTS  
DEVIENDRONT  
*deux*

Morane Terlier

Édition indépendante

Conception graphique :

[www.perrinedessine.be](http://www.perrinedessine.be)

ISBN : 978-2-9602967-0-9

Dépôt légal : D/2022/Morane Terlier, éditeur.

© Éditions Morane Terlier 2022

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

## NOTE DE L'AUTRICE

Certains noms et prénoms de personnes, mais aussi de médecins spécialistes, ont été volontairement modifiés.



*À Paul*

*À Sam*

*À Elles*

*À Eux*





## PRÉFACE

Nous étions le 10 novembre 2016. Sandrine, la sage-femme qui travaille avec moi, s'engouffre pour la énième fois dans mon bureau depuis ce matin.

– « Désolée de t'ennuyer encore... », me dit-elle, « ... mais une jeune femme vient de nous téléphoner. Elle a accouché de façon prématurée en juillet dernier et son petit garçon n'a malheureusement pas survécu. Elle serait de nouveau enceinte, mais la grossesse serait non évolutive ... Elle est complètement perdue, n'a aucune perte de sang et souhaiterait un deuxième avis. C'est Géraldine qui l'a accompagnée lorsqu'elle était hospitalisée, elle a sûrement parlé du cabinet à sa demande. »

Sandrine et Géraldine, je les connais depuis la fin de mon assistantat en gynécologie. J'avais environ 30 ans à l'époque. Elles ont ce point commun d'aimer les gens et de respecter l'obstétrique. Et moi, j'apprécie particulièrement leur façon de fonctionner. Elles sont rationnelles et humaines. Puis,

lorsque je me suis installée comme gynécologue, Sandrine a accepté de me suivre et de travailler avec moi. Une chance !

L'espace d'un instant, j'ai ronchonné, débordée, mais très vite, je me suis raisonnée et j'ai décidé de recevoir cette femme. Comment ne pas comprendre le stress qu'elle vivait ? Comment la laisser douter horriblement quant à la prise de ce comprimé ? Ne sommes-nous pas là pour aider les gens, les soigner et les rassurer si le besoin s'en fait sentir ? Une fausse couche n'est-elle pas une urgence psychologique pour celle qui la subit ? Toutes les réponses à ces interrogations me paraissaient tellement évidentes.

– « Qu'elle vienne fin de matinée, intercale-la, je la verrai. »

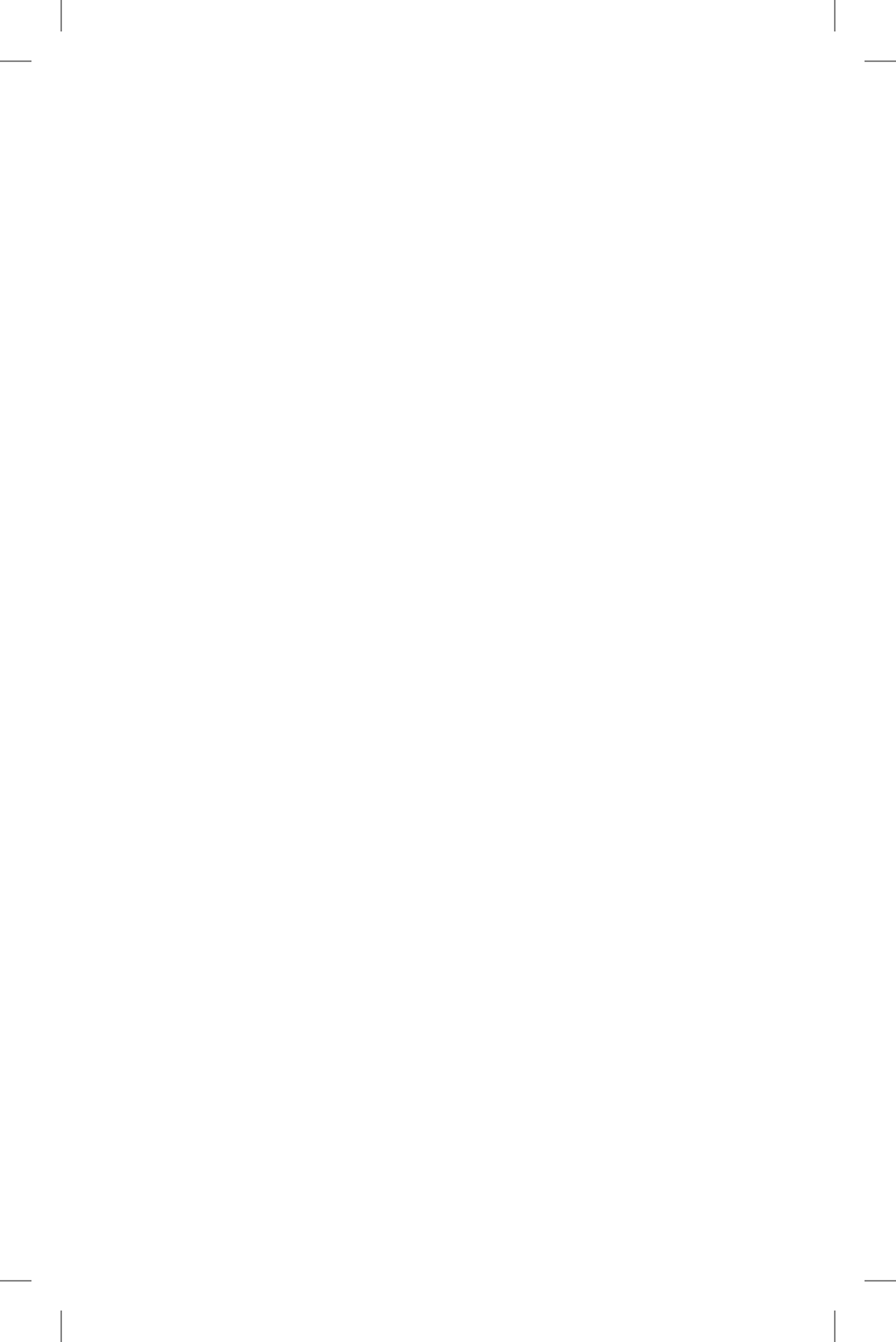
Une jeune femme, rongée par le stress, est entrée dans mon bureau. Calmement, j'ai essayé de lui poser les questions nécessaires afin de comprendre la situation dans laquelle elle se trouvait et d'appréhender les doutes qui l'envahissaient.

Je sais que se retrouver une fois de plus dénudée, les jambes écartées face à une presque inconnue est difficile ; cette jeune femme a juste envie d'entendre de bonnes nouvelles, ou de fuir le pire. Elle me scrutait, regardait chacune de mes expressions, essayait de lire dans mes yeux afin de connaître, enfin, l'issue de ce deuxième avis. Mais quoi qu'il en soit, je me promettais déjà d'être là pour elle, et de l'épauler.

Cette histoire restera gravée dans ma mémoire, parmi d'autres, heureuses ou moins. La lecture de cet ouvrage me confirme que gynécologues et sages-femmes sont bien plus que des techniciens de la femme. Ils sont les confidents de leurs jardins secrets, des oreilles muettes et neutres, où les ta-

bous et les préjugés n'existent pas. Ils sont des professionnels, qui se doivent de soigner, non pas seulement physiquement, mais aussi psychologiquement.

*Docteur Leroy  
Gynécologue et obstétricienne*





## DIMANCHE 24 JUILLET 2016

Il est minuit. Je me glisse dans le lit et me colle au corps de Malik. Sa peau fraîche me fait frissonner, mais déjà, je la sens se réchauffer. D'un doigt, je dessine les contours du tatouage recouvrant son dos et perçois ses muscles se décontracter sous ma main. Mes oreilles, elles, subissent encore le bourdonnement des basses des Francofolies de ces dernières heures. Ce séjour festivalier est devenu un rituel annuel. Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, nous nous dandinons jusque tard dans la nuit, sur les mélodies d'artistes connus et parfois moins. Mais cet été dégage une saveur différente, plus douce, plus calme : nous ne partageons plus uniquement notre passion pour la musique à deux, mais à trois. Blottie sous les couvertures, le sourire aux lèvres, j'enroule mes bras autour de mon ventre qui bourgeonne depuis maintenant 24 semaines.

Trois heures du matin, des crampes dans le bas de l'abdomen me réveillent. Je m'assieds sur le bord du lit, les nerfs du bassin engourdis. Après quelques minutes, mes membres se détendent enfin, je me recouche et me rendors.

Une heure plus tard, ça recommence. Je me dégage discrètement des draps en coton et descends sur la pointe des pieds jusqu'au salon. Je m'allonge dans le divan et parviens à somnoler lorsque cette étrange sensation s'atténue. Puis, un tiraillement violent me foudroie. Je suis pliée en deux à même le sol, mon front se cogne presque sur le carrelage glacé. La douleur est éreintante, mais elle s'estompe aussi vite qu'elle est apparue.

Sept heures, je remonte dans la chambre et réveille doucement Malik. Je dépose ma main sur son épaule et observe les traits de son visage, non moins marqués que les poches mauves sous mes yeux.

– « Lou, tu sais te lever ? J'ai passé une nuit atroce, j'ai des crampes. Je préfère qu'on aille jusqu'à l'hôpital et vérifier que tout se passe bien. »

Malik s'extrait du lit et s'habille sans me poser de question. La brusque interruption de son sommeil lui donne un regard flou et égaré. Je réfléchis et hésite encore. Ne devrais-je simplement pas me reposer ? Après tout, il me semble que ce type de douleur fait partie du lot d'inconforts communs à toute grossesse.

Huit heures, Malik est au volant de la voiture et roule, sereinement, alors que la fatigue se devine encore sous ses bâillements répétitifs. Les chaussures sont assez délogées à l'aube de ce dimanche et le brouillard laisse bientôt apparaître les premiers rayons de soleil. Les tiraillements ne sont plus aussi vifs que cette nuit, mais une gêne constante stagne au niveau de mes hanches.

Sur le parking de l'hôpital, je marche courbée tout en prenant appui sur le bras de Malik. Je le sens résister au poids de mon corps qui s'affale peu à peu sur lui. Passées les portes des urgences, une infirmière nous reçoit dans la foulée. Nous nous installons à son bureau et restons silencieux face à son air impassible. Elle m'assomme ensuite d'une série de questions auxquelles je m'efforce de répondre avec précision.

– « L'intensité ? Je ne sais pas, mais c'était insupportable... Combien de temps ? Quelques secondes peut-être, parfois quelques minutes... Mais ça va mieux, je crois... Enfin non, je sens que ça recommence, là, maintenant. » Je me déhanche sur la chaise et serre fermement les poings.

L'infirmière dévisage la douleur qui me transperce. Elle se lève sans un mot et nous guide à travers les couloirs étroits, vers le troisième étage du bâtiment, au quartier d'accouchement.

Nous entrons dans le service d'un pas hésitant. Une sage-femme vient à notre rencontre et nous pénétrons dans un local exigu où se trouvent un unique siège et du matériel échographique. Cet endroit est froid et sans aucun puits lumineux. La sage-femme referme la porte, laissant Malik seul dans le couloir. La moitié de mon corps dénudé, les jambes écartées sur les étriers, je sens qu'elle enfonce sa main, à la recherche du col de mon utérus.

Même dans l'ombre de la pièce, j'aperçois son visage se fermer et ses yeux bleus s'assombrir. Elle relève alors la tête, son teint se ternit, ses épaules s'effondrent.

– « La poche des eaux est bombante... Elle est descendue. »

Je ne comprends qu'à demi-mot ce qu'elle vient de me dire. Mais la noirceur dans l'intonation de sa voix me coupe déjà le souffle.

– « Et... que dois-je comprendre ? »

Mes lèvres tremblent et le claquement de mes dents résonne entre mes joues.

– « Que vous allez bientôt accoucher... »

La sage-femme incline sa tête vers le sol, s'excusant à chaque syllabe prononcée.

L'angoisse tétanise mon corps. Ma respiration s'emballe. Les battements de mon cœur s'accélèrent.

– « Non, non, non ! Ce n'est pas possible, je ne peux pas perdre mon bébé ! »

Mes mains s'agitent, mes larmes coulent en sanglots. La sage-femme essaie de me calmer en attrapant mes bras, mais je me débats. Elle recule, aussi démunie que moi.

– « Je vais chercher la gynécologue, il nous faut un deuxième avis. »

Lorsqu'elle ouvre la porte, je croise le regard de Malik. Il comprend déjà l'urgence, sans pouvoir encore la saisir. Il fonce sur moi et enveloppe ses mains autour des miennes.

– « Mais qu'est-ce qui se passe ? » Ses yeux sont ronds, apeurés.

– « Je vais perdre notre bébé. »

La gynécologue arrive en trombe dans la pièce et empoigne la sonde.

– « La poche des eaux est effectivement bombante, en entonnoir dans le vagin. Et votre col est ouvert à deux centimètres, avec des contractions bien présentes. »

Je sens mon cerveau se geler sous le flot d'informations. Je n'entends plus ce que l'on me dit et ma vision se trouble aux mouvements de leurs lèvres.

Les soignants m'aident à me relever et m'installent dans une pièce avoisinante. Malik me suit, le regard lointain, portant à bout de bras mes vêtements et mon sac à main. Je m'allonge sur le lit appuyé contre le mur. Mes jambes sont surélevées par un monticule de coussins que la sage-femme est en train d'ajuster.

Rapidement, mon corps devient un véritable champ de bataille. La gynécologue pose un cathéter sur le dos de ma main, alors que la sage-femme me tourne sur le côté, descend une partie de ma culotte vers mes cuisses, et m'injecte le produit destiné à mûrir les poumons de mon bébé. Puis, elle relève ma tête, et j'avale machinalement l'anxiolytique qu'elle me tend.

– « Nous venons de contacter un hôpital comprenant un service spécialisé dans les grossesses à risques et accouchements prématurés. Nous n'avons pas les infrastructures adéquates ici. Une ambulance va assurer votre transfert, même si celui-ci n'est pas sans risque... »

La gynécologue s'approche de mon visage, un sourire apaisant au coin de la bouche.

– « On va tout faire pour que vous puissiez aller jusque-là et que vous soyez bien pris en charge, vous et votre bébé. »

En apercevant le brancard et les ambulanciers se diriger vers moi, je m'affole en pensant aux risques encourus lors de ce transfert. Allongée, je cherche nerveusement Malik du regard, et le trouve au fond du couloir. Il est de dos, mais je devine ses larmes qui coulent sur ses joues, ses épaules remuant au son de ses gémissements. Nous sommes ensemble depuis plus de huit ans et c'est la première fois que je le vois pleurer.

La gynécologue serre encore mes mains alors que le brancard quitte le service. Avant de les lâcher, je lui lance, en implorant :

– « Vous penserez à moi, à nous ? »

– « Je vous le promets... »

Son visage disparaît alors que les portes de l'ascenseur se referment.

Les sirènes de l'ambulance retentissent à tue-tête tout le long du trajet. Je devine la voix de Malik, assis à l'avant du véhicule.

Les ambulanciers me sortent délicatement. Je reconnais cet autre hôpital, j'y ai été stagiaire, des années auparavant. À l'entrée du service du MIC<sup>1</sup>, toute une équipe m'attend.

---

1 MIC : soins intensifs maternels. Unité hospitalière destinée à apporter une surveillance importante lors d'une grossesse dite à risque.

Anamnèse, paramètres, injections, prélèvements. Ces électrons gravitent tout autour de moi, mais leur précipitation ne me permet pas de les atteindre, ni de les comprendre. L'assistant gynécologue baisse la couverture, qui m'enveloppe encore, jusqu'aux genoux. Du sang... Du sang s'est écoulé entre mes cuisses. Je vois l'effroi dans son regard, mais il continue et insère sa main.

– « Vous êtes ouverte de quatre centimètres... Le travail se poursuit, et rapidement. Je vais appeler la sage-femme, on va vous installer au bloc d'accouchement. »

Mon torse brûle, des plaques apparaissent sur mon visage et ma poitrine, ma vue se brouille, et les néons du plafond deviennent nébuleux.

– « Elle fait un malaise ! Elle réagit sûrement à un traitement, il faut arrêter la perfusion ! » s'écrie un soignant.

Un coup de chaud, c'est ce que j'ai ressenti, sans avoir vraiment perdu connaissance. J'aurais pourtant préféré, pour ne plus penser, pour ne plus percevoir la souffrance qui me ronge. Mais peu à peu, je sens mon organisme s'enfermer dans un état presque léthargique. Mon esprit se dissocie de mon corps, le laissant seul au front. Ma conscience se modifie et me protège ainsi de la situation à laquelle je ne peux plus faire face.

– « Vous connaissez la date du terme ? »

L'assistant gynécologue se tourne vers Malik, qui réfléchit à la réponse.

– « ... C'est le 12 novembre, j'en suis presque sûr. »

– « Vous avez le carnet de grossesse ? »

– « Oui... » Malik fouille nerveusement dans mon sac et le lui tend.

– « Il est indiqué le 14 novembre... »

– « Ça change fondamentalement quelque chose ? »

– « Tout ! » L'assistant quitte le bloc d'un pas pressé.

Quelques minutes plus tard, il revient auprès de nous, accompagné du gynécologue de garde, le docteur Barthe, qui s'approche de Malik.

– « On ne va pas accoucher votre compagne maintenant. On va essayer de la maintenir au maximum. Les contractions semblent diminuer depuis quelques minutes. On va la laisser ainsi un moment, ne plus la bouger et attendre l'effet complet des traitements administrés. S'il y a quoi que ce soit, vous nous appelez. »

Des décisions sont prises par le personnel médical sans que je sois capable d'y participer. Je ne connais donc ni les tenants ni les aboutissants qui les amènent à leurs choix. Mais ce que je perçois, presque nettement, c'est leur dévouement pour tenter de sauver notre bébé, de nous sauver.

Depuis plusieurs heures, je stagne sur cette planche métallique au milieu du bloc d'accouchement. Le calme, l'absence d'agitation et de présence humaine aux blouses bor-

deux ou blanches m'ancrent dans la solitude du moment. Malik n'est pas là non plus. En m'assoupissant quelques instants, je ne l'ai pas vu partir. Mes traits se crispent sous les douleurs des contractions. Elles sont toujours là, mais atténuées. Comment ai-je fait pour ne pas me rendre compte plus tôt que je contractais ? Comment ai-je fait pour minimiser ainsi cette douleur qui me pliait en deux ?

– « Il y a quelqu'un ? » Ma voix est enrouée. Personne ne me répond jusqu'à ce que Malik apparaisse, longtemps après.

– « Comment tu te sens ? Je suis allé voir tes parents. Ils sont au MIC. »

Malik s'avance vers moi lorsqu'un homme, inconnu encore, pousse la porte du bloc. Il est grand, dégarni sur une partie du crâne. Derrière ses lunettes rondes, ses yeux bruns sont déjà rivés aux nôtres.

– « Bonjour, je suis le néonatalogue. »

Le ton de sa voix est clair et pondéré. Il attrape une chaise déposée plus loin dans la pièce, l'approche de nous et s'y installe.

– « Comment allez-vous appeler votre petit garçon ? »

Je regarde Malik, stupéfaite, un nœud vient me tordre le ventre.

– « Paul... Mais pourquoi cette question ? Pourquoi essayer de faire vivre notre enfant alors que son avenir est plus qu'incertain ? »

Le néonatalogue hoche la tête, acceptant les émotions qui me traversent.

– « Il y avait une ambiguïté concernant votre terme exact. Après avoir vérifié, vous êtes bien enceinte de 23 semaines et 6 jours, et non de 24 semaines et 1 jour. »

Il marque une pause dans ses explications, nous laissant le temps de comprendre ce qui se dessine.

– « Selon la législation, nous ne pouvons pas essayer de sauver un bébé de moins de 24 semaines. Mais une fois ce terme révolu, nous lui procurons les premiers soins pour qu'il puisse vivre. Ensuite, si des difficultés importantes apparaissent, les parents ont alors un choix à poser... Opter pour un acharnement thérapeutique, qui n'est pas sans conséquences, ou le laisser partir avec des soins de confort. Vous comprenez donc pourquoi ces quelques heures sont aussi décisives. Je vous laisse réfléchir, posément. Je suis conscient qu'il est difficile d'imaginer cette question dans le contexte que vous vivez. Chaque jour compte. Je suis de garde jusqu'à demain, vous m'appellez quand vous le souhaitez. »

Il quitte la pièce, nous saluant par un hochement de tête discret. Il suffirait d'un jour, ou même de quelques heures, pour que l'on tente de le sauver. Et après ? Je ferme les yeux et tourne la tête. Je ne peux pas, je ne veux pas y penser.

Je n'ai plus aucune notion de temps lorsque je rejoins la chambre du MIC. Le monitoring indique toujours des contractions régulières. Je ne les ressens pourtant pratiquement plus, mon esprit les engourdissant. Les sages-femmes et gynécologues se regardent, hésitant encore. L'air navré et gêné, ils décident de me réintégrer dans une chambre du quartier d'accouchement pour me surveiller au mieux.

J'ai à peine eu le temps de croiser le visage de maman, gonflé par les larmes, qu'une sage-femme me transfère déjà dans l'autre salle. Elle s'appelle Camille, elle s'est présentée tout à l'heure, lorsque je suis arrivée dans le service. Son âge doit sûrement flirter avec le mien, dépassant tout au plus la deuxième moitié de la vingtaine. Sa voix est parsemée d'accentuations françaises et sa coupe de cheveux irrégulière lui donne un côté décontracté. Au travers des couloirs, Camille guide seule le lit imposant et s'excuse à chaque coin de mur qui me bouscule.

– « Est-ce que maman peut nous accompagner ? Quelques minutes, pas plus. Je n'ai même pas eu le temps de lui dire un mot. »

– « Je pense que l'on peut faire une exception... » Elle me sourit et m'envoie un clin d'œil.

Maman me serre dans ses bras, empoigne mes mains, et plonge ses larmes dans les miennes. Ses yeux brillants marquent une détresse que je ne lui avais encore jamais vue.

– « Reste forte ! » me dit-elle.

Au fond, je sais qu'en exprimant ces mots, elle tente de s'en convaincre elle-même.

Alors qu'elle quitte la chambre, je sens déjà le regard de Malik se poser sur moi. Je sais qu'il attend que je trouve la force suffisante pour aborder l'avenir de Paul. Mais mon cerveau n'est qu'un brouillon d'informations qui peinent à s'assembler avec cohérence. Ne pas se battre et laisser partir Paul sereinement, ou s'acharner pour le maintenir en vie, quelles que soient les conséquences. Je me tiens la tête, ne comprenant pas comment nous en sommes arrivés là, en l'espace de quelques heures. *La vie peut basculer à tout moment.* Cette phrase que j'ai vue tant de fois écrite prend soudainement son sens.

Malik garde dans ses mains trois livres dénichés à la librairie du rez-de-chaussée. Il me les dépose au pied du lit et fait les cent pas d'un bout à l'autre de la chambre. Son regard fuit d'abord le mien, pour ensuite s'y reposer. J'observe alors cet air incertain qui semble le bousculer.

– « Je n'aurais peut-être pas dû... Je ne sais pas. Mais j'ai l'espoir que tu tiennes... Enfin, qu'on y arrive. Du coup, je me dis que tu devras peut-être t'occuper, pendant toutes ces semaines... »

Je lui souris timidement. C'est la première fois qu'il m'offre des livres, c'est la première fois que je le vois projeter notre famille. J'ai envie de le serrer dans mes bras, de verser mes larmes dans son cou, mais une contraction me reprend et je ferme les yeux. Ce n'est qu'une question d'heures. Je ne peux plus lutter. Mon corps me lâche au moment où Malik prend subitement conscience qu'il va être papa. Je le vois

s'agiter, espérer, alors que je perçois l'échec se profiler devant nous.

En début de soirée, le néonatalogue vient nous revoir. Des cernes encore discrets se sont dessinés sous ses yeux.

– « Est-ce que vous avez des questions depuis notre rencontre de tout à l'heure ? »

– « Oui », lui dis-je. « Nous avons besoin d'en savoir plus. Connaître toutes les perspectives possibles concernant Paul... »

– « Eh bien, nous ne savons pas combien de temps vous allez pouvoir vous maintenir. Une heure, un jour, une semaine, deux semaines, un mois ? Il ne suffirait que d'une semaine ou au mieux deux, pour voir les chances de votre Paul se multiplier considérablement. »

Lorsque j'ai appris que j'étais enceinte, une partie de moi s'est éveillée mère, et cela, même si Paul n'était encore qu'un embryon. Bien sûr, j'ai eu des angoisses, beaucoup, des hésitations aussi. Mais à la seconde où j'ai su qu'il s'était logé au creux de moi, je me suis jurée de me battre pour lui, quoi qu'il arrive. Alors, comment aujourd'hui, puis-je accepter de ne pas m'acharner à le sauver ? Comment comprendre que le combat à mener est peut-être celui de le laisser partir ?

Sans un mot, Malik et moi échangeons un regard lourd de signification. Nous avons pris notre décision. Nous ne voulons pas d'acharnement thérapeutique, pour lui, pour nous, malgré cette culpabilité qui nous taraude.

Malik quitte la chambre un moment, le temps de s'aérer, de respirer. Je baisse la tête, une larme coule sur ma joue. Je contemple la pile de livres qu'il m'a ramenée tout à l'heure et y lis *La pensée positive* de Sri Chinmoy. Une boule dans la gorge. Un étranglement.

Une sage-femme entre dans ma chambre. En voyant les sillons se former sur mon visage, elle s'assied au bord de mon lit et me prend dans ses bras, dans le silence. La chaleur de son corps dégage un apaisement délicat. En relevant la tête, j'aperçois le badge accroché à sa tenue : « Géraldine ».

– « J'ai trois enfants mais en réalité, j'en ai quatre. Mon premier garçon est parti à 27 semaines, Quentin, il y a dix ans, suite à une malformation assez grave. Jamais je ne pourrai l'oublier. Sa photo est d'ailleurs toujours avec moi. Nous avons dû organiser ses funérailles. Quentin fait partie de notre famille, mes enfants savent qui il est. Quoi qu'il arrive pour vous, prenez les bonnes décisions, ne méprisez pas le deuil, il faudra voir Paul, acceptez la photo que l'on voudra faire de lui, c'est important pour vous, pour votre avenir. »

Ses paroles viennent adoucir quelque peu mes maux. Elle comme moi savons que l'accouchement se prépare. Et malgré la douleur qui m'opresse, elle a cette subtilité de me parler de lui, après. Elle comprend que je n'ai plus besoin d'espérer, mais bien d'accepter.

Le dos courbé, assise au bord de mon lit, Géraldine tient l'avant de mon corps alors que l'anesthésiste enfonce une aiguille dans le haut de mon bassin. Quelques minutes plus tard, mes membres inférieurs s'engourdissent sous l'effet de la péridurale.

– « Ma pause se termine. Je commence logiquement mes congés, mais ce n'est pas impossible que je fasse un remplacement d'ici mercredi. Je viendrai vous revoir si c'est le cas, quoi qu'il arrive. Je pense fort à vous. »

Mon cœur se brise à l'instant où elle referme la porte derrière elle. J'ai besoin d'elle. J'ai besoin qu'elle m'accompagne. J'aurai besoin de ses mots lorsqu'il partira.

Les derniers rayons de soleil traversent la fenêtre de la chambre. Malik s'installe dans le fauteuil dans lequel il est censé dormir.

Dans la nuit, je me réveille presque toutes les heures, tâtonnant avec anxiété l'humidité de mes couvertures. J'entends alors ces femmes, geindre dans la douleur. Puis, viennent les cris perçants de leurs nouveau-nés. Une boule me noue la gorge. Je sens Paul bouger, mais mes mains se collent au lit. Je ne veux plus le toucher, je ne veux plus l'espérer.